« Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. » Ephésiens 4, 3.

EDITO

Une certaine critique qui se veut scientifique a bien vu les nombreuses contradictions que semblent présenter les évangiles et s'est engouffrée dans la brèche pour prouver que la Bible était un ouvrage non inspiré.

Vain effort ! La Parole de Dieu demeure la vérité (Jean 17.17) que rien n'altère, ni le temps ni l'opposition permanente de l'homme.

Ces trois numéros successifs du Lien veulent montrer humblement que la vérité selon Dieu est plurielle. Elle ne possède pas qu'un seul visage calcifié, fossilisé par les années ou la volonté de l'homme. Certes, nous sommes tentés par la facilité d'une lecture rapide, formelle, au premier degré. Et nous aimerions bien, selon notre pensée cartésienne et racornie, que les évangiles disent tous la même chose à propos de Christ et des événements de son ministère. Mais alors quelle utilité, quelle nécessité d'avoir quatre évangiles ? Un seul suffirait amplement ! Dieu n'a pas vu les choses ainsi. Et il désire que nous puissions « sonder les Ecritures », en nous arrêtant, comme nous l'avons fait ensemble, lorsque nous croyons rencontrer des différences entre les évangiles par exemple, pour connaître et comprendre les intentions de l'Esprit Saint, Esprit de vérité qui veut « nous conduire dans toute la vérité » (Jean 16.13).

Et cela nous amène à penser à la merveilleuse diversité voulue par notre Dieu et Père dans nos assemblées. A l'image de ceux que Dieu a choisis pour écrire les divers livres de la Bible, parce que leurs époques, leurs sensibilités étaient différentes, une assemblée bénéficie de cette extraordinaire richesse de dons de l'Esprit dans des sensibilités différentes pour que la gloire de notre grand Dieu Sauveur soit donnée à connaître à travers une vérité aux visages pluriels. Aussi, quelle joie, quel enrichissement, quelle édification de tous dans une assemblée quand ces diverses sensibilités ont la possibilité de s'exprimer librement ! Que notre Dieu et Père vous accorde ce bonheur commun !

JÉSUS APPARAÎT AUX SIENS APRÈS SA RÉSURRECTION.

Comment comprendre les apparentes différences entre les évangiles lorsque Jésus, après sa résurrection, demande à Marie de Magdala de ne pas le toucher, tandis qu'en Matthieu 28 il accepte que les femmes saisissent ses pieds dans l'adoration, et qu'en Luc il invite les siens à le toucher et prend même un peu de nourriture avec eux ?

Entrons dans le détail de ces passages.

Matthieu 28.9

Dans l'évangile selon Matthieu, le Seigneur Jésus est présenté comme le Messie, c'est-à-dire le Christ, le fils de David, fils d'Abraham, celui qui seul répondait à toutes les promesses faites aux « pères », et qui seul, accomplissait toutes les prophéties.

Or, ces « pères » étaient de la nation d'Israël et attendaient l'établissement en gloire du règne du Messie sur la terre. Mais comme le fait ressortir tout l'Ancien Testament, la nation d'Israël a été infidèle à Dieu dès le commencement (Deut.9.6-7). Cette infidélité fut portée à son comble par le rejet de leur Messie, du Fils de Dieu qu'ils crucifièrent.

Cependant à travers toute cette histoire triste et humiliante pour l'homme, nous voyons que Dieu se conserve toujours un résidu fidèle ainsi qu'il le dit à Elie : « Je me suis réservé en Israël 7000 hommes, tous les genoux qui n'ont pas fléchi devant Baal » (1 Rois 19.18). Paul rappelant ces paroles ajoute : « De même, actuellement aussi, subsiste un reste selon l'élection de la grâce » (Rom.11.4-5).

Or, l'évangile selon Matthieu nous montre le Seigneur Jésus recherchant ce reste, ce résidu fidèle. C'est dans ce milieu qu'il révéla les pensées de Dieu. Il prit place avec ceux qui écoutaient les paroles de Dieu, et se fit baptiser par Jean dans ce but. Il disait à ses disciples combien grand était leur privilège de voir et d'entendre les choses que plusieurs prophètes et plusieurs justes auraient bien

Dans ce numéro 50

1- Jésus apparaît	P. 1-3
2- La crucifixion	P. 3-9
3- Les évangiles sont des témoignages	P. 9
4- Portrait 35 Epaphrodite	P. 10-13
5- Courrier des lecteurs	P. 13

voulu voir et entendre, mais le temps n'était pas encore venu (Mat.13.17).

Le Seigneur Jésus ayant été rejeté comme Messie, comme Roi, ceux qui s'attendaient à avoir part avec lui dans la gloire de son royaume, en reconnaissant son autorité, ne pouvaient avoir sur la terre d'autre sort que celui que leur Seigneur et Maître y avait eu. Le moment de régner avec Lui en gloire est renvoyé à plus tard, et en attendant, il fallait prendre la croix et le suivre. Le Seigneur envoyait ses disciples « comme des brebis au milieu des loups » (Mat.10.16), mais il leur disait : « je suis avec vous tous les jours jusqu'à l'achèvement du siècle » (Mat.28.20). C'est ce dont ils ont besoin pour traverser le monde en souffrant, comme Christ y a souffert. Plus tard, on règnera avec Lui (2 Tim.2.12, Apoc.20.6).

Telle est la ligne de vérités que présente Matthieu. En harmonie parfaite avec elles, le Seigneur Jésus, en se montrant aux femmes qui cherchaient son corps, leur permet de lui saisir les pieds.

On peut voir ici, la position sur la terre du résidu avec lequel le Seigneur s'identifiait en grâce.

Matthieu montre donc que le Messie, rejeté et ressuscité ne se contente pas d'entrer en rapport avec ses disciples en Galilée, mais qu'en acceptant le culte des galiléennes, il donne un gage des relations personnelles qu'il établira avec le résidu d'Israël aux derniers jours ; car les Juifs s'attendent à la manifestation et à la présence corporelle du Messie.

Jean 20.17

Dans le récit de Jean, nous avons un point de vue différent et opposé. Cet évangile nous présente Jésus comme le Fils de Dieu, envoyé de la part du Père pour être le Sauveur du monde tout en demeurant dans sa nature céleste : « je suis descendu du ciel » (Jean 6.38), « moi, je ne suis pas du monde » (Jean 17.14). Ayant expié les péchés par sa mort, il attire à lui tous les hommes, les Gentils (les nations) aussi bien que les Juifs (Jean 12.32).

Dans cet évangile, sont mis en contraste Dieu et l'homme, le ciel et la terre, Christ et Satan. Mais Christ a été rejeté et crucifié. D'un autre côté, ayant glorifié Dieu, Dieu le glorifie auprès de lui-même (Jean 13.31-32).

Sa place n'est plus sur la terre, et ainsi, quant aux siens, ses relations avec eux sont changées. En vertu de la rédemption qu'il avait accomplie, il les introduit dans la même position que lui vis-à-vis de Son Dieu et Père, de sorte qu'eux aussi n'ont plus de place sur la terre.

Marie de Magdala n'avait pas encore compris cela, elle aurait voulu saisir et garder son Seigneur ici-bas.

Il lui montre que c'était impossible, que sa relation avec lui n'était plus terrestre (comme l'avait été jusqu'alors celle du résidu d'Israël), mais céleste, et il lui dit : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ». Il avait déjà auparavant parlé aux siens de son départ et de la place qu'il allait leur préparer dans la maison du Père, une place avec lui dans la gloire céleste. En rapport avec cette gloire ; il voulait se manifester à eux par l'Esprit Saint qu'il avait promis d'envoyer, et fortifier leurs cœurs pour traverser ce monde où tout était contre eux, comme tout avait été contre lui.

Désormais le culte devait être rendu au Seigneur dans les cieux, invisible, mais connu par la foi.

En somme, Matthieu présente Jésus recevant des femmes galiléennes un culte matériel, et sanctionnant ainsi les espérances juives de voir le Messie sur la terre, l'objet de l'adoration d'Israël. Tandis que Jean fait ressortir l'ascension de Jésus et son absence corporelle, comme plaçant les âmes des croyants dans une relation plus intime et plus élevée avec Lui et avec Dieu. Ce qui explique que nous ne trouvons pas en Matthieu le récit de l'ascension.

Luc 24.36 à 42

En ce qui concerne les faits retracés ici par Luc, le « médecin bien-aimé », très scrupuleux et assidu dans l'exploration du détail probant, nous voyons Jésus se présenter lui-même au milieu des disciples et chercher à les reconforter en leur disant « Paix vous soit ! ». Mais leurs pensées ne s'étaient pas encore faites à la vérité de sa présence en résurrection. Ils restent déconcertés et effrayés. Ils ne comprennent plus rien. Ils ne savent pas réaliser l'idée de la résurrection du corps. Jésus voit et comprend leur perplexité, et devant leur trouble leur donne les preuves les plus tangibles que c'était bien lui qu'ils voyaient, ressuscité. Lui, avec le corps et l'âme qu'il avait avant sa mort. Il est pour toujours un Homme, le Même que nous avons connu, qu'ils ont connu, dans son amour parfait et il les invite à le toucher, puis il mange devant eux, afin qu'ils n'aient plus aucun doute qu'il était bien au milieu d'eux, et qu'ils puissent dire peu après devant les hommes en les appelant à la repentance : « Jésus qui était de Nazareth... Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et l'a donné pour être manifesté... à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection » (Act.10.41).

Ces différences entre les évangiles révèlent l'intention de « l'autre Consolateur », du Saint Esprit, de nous faire mieux connaître et apprécier la personne divine de Jésus Christ en nous la présentant sous divers éclairages qui tous rehaussent sa gloire !

MARC 15.20-41, MATTHIEU 27.31-56, LUC 23.26-49, JEAN 19.17-30

I. Marc. "Et ils l'emmenèrent dehors pour le crucifier" dit le verset 20.

La loi prescrivait : "Fais sortir hors du camp celui qui a maudit... et que toute l'assemblée le lapide" (Lévitique 24.14). De cette manière, l'innocent Naboth fut conduit dehors pour être exécuté, ainsi qu'Etienne, le premier martyr de l'Eglise (1 Rois 21.13 ; Actes 7.58).

Le Seigneur lui-même avait prédit cela dans sa parabole des méchants cultivateurs en Matthieu 21.39, "Et l'ayant pris, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent".

Il est certain que le Seigneur a tout d'abord porté lui-même la croix (Jean 19.17). A-t-il eu du mal à le faire ? En tout cas, Marc nous donne non seulement le nom de celui qui la porta ensuite - Simon de Cyrène, un Africain venant du pays qui est maintenant la Libye (Actes 2.10) - mais aussi le nom de ses fils - Alexandre et Rufus (v.21). Les mêmes noms sont mentionnés à nouveau en Romains 16.13. Ces hommes semblent avoir été connus parmi les premiers chrétiens.

Comment Simon a-t-il été amené à porter la croix ? "Ils contraignirent" (Matthieu 27.32) ; ici aussi en Marc "Ils contraignent" et en Luc 23.26 nous lisons qu'ils prirent un certain Simon. Jean ne mentionne rien de tout cela - Jésus porte la croix lui-même. Il est raisonnable de supposer que Jésus porta la croix lui-même jusqu'à ce que la procession ait atteint les portes de la ville, et qu'à partir de là Simon la porta avec lui. Simon "passait par là" juste au bon moment ! Combien sont merveilleuses les interventions de Dieu dans la vie des gens. Quoique les mots employés impliquent une certaine répugnance et un manque d'enthousiasme de la part de Simon, nous pouvons être sûrs que, plus tard, il en vint à considérer cet événement comme le plus sublime de toute son existence.

Les évangélistes s'accordent tous à dire que le lieu où Jésus devait être crucifié était appelé Golgotha, le mot hébreu pour "crâne" (Luc ne mentionne que ce terme et non Golgotha) - en fait c'est la forme araméenne du mot hébreu signifiant "crâne". En latin il s'agit de "calvarium", d'où provient notre mot "calvaire", un mot qui n'est pas employé dans la Bible française.

Seuls Marc et Matthieu mentionnent la boisson stupéfiante offerte à Jésus et qu'il refusa. Marc dit que c'était du "vin mixtionné de myrrhe" (v.23). Matthieu parle du "vinaigre mêlé de fiel" (Matthieu 27.34). Il n'y a pas de contradiction entre ces deux récits. Les soldats romains avaient l'habitude de boire une sorte de vin amer guère meilleur que du vinaigre. Il n'y a aucune différence essentielle entre le "vin mixtionné de myrrhe" de Marc et

le "vinaigre mêlé de fiel" de Matthieu (voir aussi Deut. 29.18 ; 32.32 ; Jérémie 8.14 ; Lam. 3.19 ; Amos 6.12 ; Psaume 45.8 ; Cant. 4.6). Ces boissons offertes aux suppliciés diminuaient leur sensibilité à la douleur et les endormaient légèrement. Evidemment le Seigneur Jésus refusa de boire cela ! Il devait supporter en pleine conscience tout ce que signifiait souffrir pour le péché à notre place !

Beaucoup de lecteurs de la Bible ont été quelque peu troublés par le verset 25 - le verset est spécifique au récit de Marc et semble différer de ce que nous avons en Jean 19.14 où nous lisons "la sixième heure".

Nous savons qu'il y a deux façons différentes de compter le temps dans les évangiles, la manière juive et la manière romaine. Quand Jean mentionne l'heure, c'est généralement différent de la façon dont Marc l'exprime. Nous ne devons pas oublier que, sur le plan historique, le récit de Marc fut le premier à être écrit et celui de Jean le dernier. Jean écrivit longtemps après la destruction de Jérusalem en 70, à un moment où le temps n'était plus calculé selon la manière juive, mais plutôt suivant la manière romaine.

Les heures du jour dans les Ecritures sont habituellement comptées de 6 à 18 heures, faisant correspondre donc la troisième heure à 9 heures du matin, la sixième à midi et la neuvième à 15 heures. Jean, lui, compte de minuit à minuit. Ceci explique la difficulté causée par Jean 19.14 qui présente le jugement comme ayant lieu à la sixième heure, tandis que Marc 15.25 dit : "C'était la troisième heure et ils le crucifièrent". En comparant divers passages, nous voyons que le jugement commença tôt, 6 heures du matin conviendrait très bien, la crucifixion ayant lieu à 9 heures, la troisième heure selon le décompte juif.

Peut-être est-ce aussi bien de laisser parler W. Kelly sur ce point : "Les Juifs comptent le jour, du soir au soir suivant ; par conséquent, c'est une totale erreur de penser que le Seigneur eût pris la pâque avec ses disciples un jour et qu'il souffrit le lendemain. Il en serait ainsi selon nos habitudes de pensée occidentales, mais non pas pour les Juifs versés dans la loi. C'était durant notre jeudi qu'ils mangèrent, et ce fut le vendredi que le Seigneur souffrit, mais pour les Juifs c'était un seul et même jour ! Par conséquent il restait encore du temps à ces Juifs qui avaient été trop occupés par le simulacre de procès et la condamnation du Seigneur, pour manger la pâque selon la loi s'ils ne se souillaient pas jusqu'à ce moment. La préparation de la pâque (Jean 19.14) ne correspond pas au treizième jour, mais au quatorzième de Nisan. C'était le jour précédant le sabbat pascal, qui était à cette occasion un sabbat double, et donc d'une sainteté particulière.

"Il semblerait que Jean ait adopté une méthode différente pour compter les heures, de minuit à midi, comme nous

le faisons. Certainement les Romains faisaient-ils de même pour leurs jours civils. Et cela concorde parfaitement avec tous les horaires mentionnés dans l'évangile de Jean tout en coïncidant avec les citations de la troisième, sixième et neuvième heures données par Marc, selon la méthode naturelle par rapport au soleil. Cela permet d'expliquer le message de la femme de Pilate (Matthieu 27.19), qui sinon serait singulier, dans lequel elle parle d'avoir beaucoup souffert "aujourd'hui à son sujet dans un songe". Pour Procula, en tant que Romaine, les heures étaient comptées à partir de minuit, comme les heures semblent l'être tout au long de l'évangile de Jean, ce qui n'est pas le cas dans les synoptiques".

Les évangélistes nous disent tous que deux criminels furent crucifiés, l'un à la droite et l'autre à la gauche de Jésus. Seul Jean ajoute cette petite observation touchante d'un témoin oculaire : "et Jésus au milieu" (Jean 19.18).

L'inscription de son accusation est la même en substance dans tous les évangiles : "Le roi des Juifs" (v.26), Marc nous la donnant dans sa forme la plus brève. Il ne mentionne que l'accusation et non pas tout ce qui était réellement inscrit sur cette petite pièce de bois fixée au-dessus de la tête de Christ sur la croix. Matthieu semble nous donner la forme hébraïque, Luc la forme grecque et Jean la forme latine de l'inscription, les "différences" étant peut-être dues au fait que l'inscription était donnée dans ces trois langues (Luc 23.38).

Beaucoup de manuscrits omettent Marc 15.28. M. Darby le met entre crochets. Il se trouve néanmoins en Luc 22.37 : "Et il a été compté parmi les iniques". Cette prophétie fut effectivement accomplie à ce moment-là (Esaïe 53.12).

Seuls Marc (v.29) et Matthieu notent les injures et les hochements de tête de ceux qui passaient par là, quoique Luc fasse remarquer ceux qui "se raillaient de lui" (Luc 23.35). Comparez aussi Psaume 22.17. Les trois synoptiques rapportent l'incitation à descendre et à se sauver lui-même, Marc la donnant au verset 30. Matthieu et Luc ajoutent un autre défi : "Si tu es Fils de Dieu" (Matthieu 27.40) et "Si lui est le Christ, l'élu de Dieu" (Luc 23.35). Dans l'évangile de Marc cela prend peut-être une autre forme au verset 32 : "Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix". Marc nous dit aussi qu'au commencement, les deux brigands s'étaient joints à la moquerie (v.32), Matthieu dit la même chose (v.44), mais Luc met en avant l'un des deux pour une raison que nous verrons bientôt.

Les ténèbres surnaturelles sont aussi décrites par les synoptiques qui disent qu'elles vinrent sur tout le pays de la sixième à la neuvième heure, c'est-à-dire pour nous de midi jusqu'à 15 heures (v.33). Nous pensons que l'expression "tout le pays" signifie le pays d'Israël. Un miracle similaire avait eu lieu en Egypte (Exode 10.22,23) où il y avait eu des ténèbres absolues pour les

Egyptiens, mais où les Israélites avaient miraculeusement eu de la lumière !

C'était alors la période la plus chaude du jour. Le soleil aurait dû se tenir à son zénith comme une boule ardente et brûlante. Quelle souffrance notre cher Sauveur avait déjà endurée de la main de l'homme. Mais cela n'était rien en comparaison avec les souffrances des trois heures suivantes. Alors, l'épée de la justice de Dieu allait frapper son "compagnon". Alors le bon berger, parce qu'il est aussi celui qui est infini, allait endurer la séparation éternelle de Dieu que nous méritions tant. Cela pouvait bien être une des raisons de cette obscurité terrible. Aucun œil ne devait regarder une telle souffrance. Marc et Matthieu nous montrent Christ, qui mourut à la place du pécheur, comme le sacrifice pour le péché et pour le délit. Luc nous montre Christ comme l'offrande de gâteau, l'homme parfait rejeté par les hommes et abandonné par le ciel. En Jean, où nous ne lisons pas qu'il fut abandonné par Dieu, il est celui qui s'offre lui-même à Dieu par l'Esprit éternel en holocauste.

Si les personnes présentes ne peuvent le voir, elles peuvent toutefois entendre son cri terrible : "Eloï, eloï, lama sabachthani" (v.34). Parmi les sept paroles prononcées sur la croix, celle-ci est la seule que Marc rapporte. La réaction de ceux qui se tenaient là est décrite par Matthieu et Marc : ils imaginaient que le Seigneur appelait Elie (v.35). Là-dessus on lui offrit une éponge pour le faire boire - toutefois Jean relie cette action avec la parole prononcée juste après par Christ : "J'ai soif" (Jean 19.28) qui était l'accomplissement du Psaume 69.21. Il semble aussi que ceux qui étaient présents se moquèrent de nouveau du Seigneur quand ils dirent : "Voici, il appelle Elie". "Eloï" est la forme araméenne tandis qu'en Matthieu "Eli" est la forme hébraïque. Il n'y a donc aucune raison pour penser qu'ils aient mal compris ce que Jésus disait. Il est également dit qu'il a crié ces paroles avec une forte voix.

Il y a des différences significatives dans les mots utilisés par les évangélistes pour décrire ce dernier acte de Jésus - la façon dont il rendit le dernier souffle :

A) Marc dit qu'il "expira" (v.37)

B) Matthieu dit qu'il "rendit l'esprit" (Matthieu 27.50).

C) Luc dit qu'il expira après avoir dit "Père ! entre tes mains je remets mon esprit" (Luc 23.46).

D) Jean dit qu'il "remit son esprit" (Jean 19.30).

Dans aucune de ces citations, nous ne trouvons le mot "mourut", utilisé pour décrire le résultat de la crucifixion de Jésus. Seul Jésus peut dire qu'il "rend son esprit". Cela est fort différent du fait d'expirer comme Marc l'exprime ici. Expirer peut être appliqué à la mort de n'importe quel homme. Le fait que l'évangile du serviteur utilise ce mot "expirer" est très à propos, puisque Jésus est vu ici comme l'homme humble semblable à tout autre homme. En Jean c'est certainement bien différent, comme l'est

aussi le but de cet évangile.

Les trois évangélistes synoptiques relatent le déchirement du voile du temple (v.38), la réflexion du centurion (v.39) et l'attitude des femmes qui regardaient de loin (v.40).

Le voile, dans le système juif, représente la séparation. Dieu est là, mais l'homme est dehors et ne peut s'approcher de lui. Tout cela est maintenant fini. Le judaïsme est entièrement mis de côté. Les ténèbres surnaturelles étaient un type de toute l'économie juive de la loi. Maintenant tout est changé par le déchirement du voile. L'accès au lieu très saint est ouvert à tous à travers le corps de Christ donné en sacrifice.

Certains pourraient demander comment cela a-t-il été su, puisque seuls les sacrificateurs pouvaient voir le voile à l'intérieur du temple. La réponse est simple : beaucoup de ces sacrificateurs-là furent convertis par la suite (Actes 6.7) et purent corroborer ce fait.

Remarquons qu'il fut déchiré "depuis le haut jusqu'en bas". C'était un acte divin d'en haut vers les hommes en bas sur la terre. Dieu lui-même ouvrit le chemin !

Écoutons le témoignage du soldat païen : "Certainement, cet homme était Fils de Dieu" (v.39). Nous ne savons pas à quel point cet homme comprenait ce qu'il disait, ou s'il était simplement tant impressionné par ce qu'il avait vu, qu'il reconnaissait que ce Jésus n'était pas un homme ordinaire. L'article défini manque : "Fils de Dieu", et non "le Fils de Dieu". A cause de cela, certains ont supposé que cet homme exprimait juste une superstition courante, pensant que Jésus était un fils des dieux. Nous ne pouvons être d'accord avec cette supposition. Le centurion étant Romain, il s'est probablement exprimé en latin, "filius Dei", langue dans laquelle il n'y a pas d'article défini.

Les versets 40 et 41 disent que parmi les spectateurs, se trouvaient aussi ceux qui aimaient Jésus. Bien que seules les femmes soient mentionnées dans cet évangile, Jean se tenait aussi près de la croix (Jean 19.26). Parmi les femmes se trouve Marie, la mère de Jésus (Jean 19.26). Une autre Marie est là, la sœur de la mère de Jésus. Elle est appelée "l'autre Marie" en Matthieu 28.1 ; on suppose qu'elle était la femme de Cléopas ou Alphée (Luc 24.18, Jean 19.25) et la mère de Joses et de Jacques (Matthieu 27.56, Marc 15.40, 47). Puis il y avait Marie de Magdala et une autre femme, Salomé, qui semble avoir été la femme de Zébédée (comparer Matthieu 27.56 avec Marc 15.40). Mais puisqu'il y avait "plusieurs femmes" (Matthieu 27.55), les deux évangélistes peuvent ne pas avoir cité précisément les trois mêmes femmes.

Dans cet évangile, nous n'avons pas de tremblement de terre, pas de tombeaux ouverts, pas de saints apparaissant dans Jérusalem ! Par contre - en remarquable accord avec l'évangile du service - les femmes qui le servirent (v.41) nous sont mentionnées. Elles l'avaient servi durant sa vie et auraient continué à le

faire dans sa mort si la résurrection ne les en avait empêchées. Quelle merveilleuse inspiration divine !

II. Matthieu. Nous ne ferons pas remarquer les similitudes avec les autres évangiles, mais nous noterons plutôt les occasions où Matthieu diffère des autres et rapporte ce que les autres ne font pas.

Le réel endurcissement et l'indifférence de l'homme pécheur sont décrits de façon très frappante dans l'attitude des soldats au verset 36 : "et s'étant assis, ils veillaient là sur lui". La "version autorisée" anglaise dit : "ils le gardèrent là". Outre les soldats, d'autres se tenaient là regardant (Luc 23.35). En effet, quel spectacle extraordinaire s'offrait à leurs yeux - le grand Créateur pendu à une croix de honte !

L'écrêteau, nous nous le rappelons, était écrit aussi en hébreu et disait : "Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs" (v.37). Cela est en parfaite harmonie avec le caractère de l'évangile de Matthieu, car Jésus est là, le Messie, le Roi des Juifs. En fait, c'était ce que Pilate lui avait demandé : "Es-tu, toi, le Roi des Juifs ?" Jésus ne l'avait pas contredit. Les Juifs auraient dû discerner que cet homme Jésus était réellement leur Messie promis et leur Roi.

La parole de raillerie donnée au verset 40 est "Si tu es Fils de Dieu", mais dans Luc c'est "Si lui est le Christ, l'élu de Dieu" (Luc. 23.35). Ils tournent en dérision le fait que lui, qui pouvait détruire le temple et le rebâtir en trois jours, ne pouvait même pas se sauver lui-même. En fait, ils étaient les destructeurs du "temple de son corps" et ils rendraient témoignage trois jours plus tard de la vérité de ces choses quand il ressusciterait.

Sûrement, il ne se sauverait pas lui-même ! L'outrage le plus cruel toutefois est celui que seul Matthieu nous rapporte au verset 43 : "Il s'est confié en Dieu, qu'il le délivre maintenant, s'il tient à lui, car il a dit : Je suis Fils de Dieu". Mais à ce moment-là il n'y a pas de justification divine ! Là, il n'y a pas de voix du ciel : "Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir". Le ciel est resté silencieux. Quelle profondeur de honte et de souffrances !

Puis nous entendons cette plainte qui brise le cœur, prononcée par le Fils lui-même dans sa souffrance : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" (v.46). Le cri avait déjà été annoncé prophétiquement au Ps.22.1 et la raison pour laquelle Dieu devait l'abandonner nous est donnée. Au verset 3 de ce Psaume, nous lisons "Tu es saint". Dieu est saint et ne peut voir le péché et Jésus a été fait péché pour nous.

Le nom de Dieu nous est donné ici en hébreu : "Eli, Eli", l'hébreu étant aussi une des langues dans laquelle l'inscription sur la croix était écrite.

Au verset 50, après des souffrances intensément douloureuses et épuisantes, Jésus ne s'est pas contenté de murmurer, comme il serait naturel, mais, dans la force de sa nature divine "ayant encore crié d'une forte voix, il rendit l'esprit". Il mourut volontairement, non pas comme meu-

rent les hommes. Quand son œuvre fut achevée, il livra - remit - son esprit à Dieu, accomplissant ce qu'il avait lui-même déclaré vouloir faire en Jean 10.18. Oui, il mourut alors qu'il était encore en pleine force ; il était donc la Victime volontaire, mais néanmoins dans sa propre majesté et dans sa force.

Simultanément, le voile du temple fut déchiré, la terre ébranlée, les rochers fendus et les tombeaux ouverts (v.51,52). Là est la double efficacité de la mort de Christ. Le voile est déchiré et le pouvoir de la mort est vaincu. Seul Matthieu rapporte cela.

Remarquons que des saints - décédés évidemment - et non des pécheurs sont ici affectés par la mort de Christ et par l'œuvre de l'expiation (v.52). Paul dit que Christ est les prémices de ceux qui dorment, de sorte qu'ils n'auraient pas pu le précéder. Toutefois, c'est à la mort du Seigneur que ces tombes s'ouvrent.

Remarquons également que ce ne sont pas simplement des apparitions de fantômes, mais de "beaucoup de corps des saints". La signification de cela, pensons-nous, n'est pas qu'ils retournèrent vivre à nouveau dans leurs familles (ce qu'ils n'ont assurément pas fait), mais que dans leurs corps, conditionnés non pour la terre, mais pour le monde spirituel, ils apparurent à plusieurs (v.53). Sans aucun doute, ont-ils ensuite suivi le Seigneur au Paradis.

Les versets 51b à 53 sont rapportés de façon bien appropriée, par Matthieu seul, et cela pour une bonne raison. Jérusalem est appelée ici la sainte ville (v.53), ce qui implique une précieuse promesse dans le conseil de grâce de Dieu et sur la base de l'œuvre de la croix qui avait été accomplie. Jérusalem sera un jour la Sainte Cité où une source pour la purification sera ouverte (Zach.13.1). Ces saints ressuscités proclament aux habitants de Jérusalem l'accomplissement de l'œuvre de Christ prouvée par la résurrection. Quelle gloire ! Quelle grâce !

Comme ailleurs, le centurion est mentionné au verset suivant (v.54), mais Matthieu ajoute "et ceux qui avec lui". La portée dispensationnelle ici, d'après le caractère de cet évangile, semble être montrée en ce que Marc et Luc montrent la foi individuelle du centurion tandis que Matthieu déclare que cette foi est partagée par ceux qui étaient avec lui. Il s'agit de la foi générale d'un groupe appartenant aux nations.

III. Luc. Le centurion dit de Jésus : "En vérité, cet homme était juste". Luc ne rapporte pas le cri de celui qui a été abandonné de Dieu, ni le tremblement de terre, les rochers fendus et d'autres choses semblables comme le fait Matthieu. Les deux évangélistes ont en vue des objectifs différents. Ici il s'agit de l'évangile de l'Homme Parfait ou, sur la bouche du centurion : l'Homme Juste.

Seul Luc nous rapporte la mise en garde de Jésus à

l'égard des filles de Jérusalem aux versets 27 à 32, et la première des sept paroles de la croix : "Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font" (v.34). Luc, qui traite du plaisir de Dieu dans l'homme est le seul à relater l'histoire du brigand repentant sur la croix (v.40-43), et lui seul nous donne la dernière des sept paroles au verset 46 : "Père ! Entre tes mains je remets mon esprit".

Regardons tout cela de façon plus détaillée, toujours en remarquant les "différences" apparentes.

C'était environ neuf heures du matin quand ils l'emmenèrent (v.26). De la même manière que Jésus ne serait pas mort, même s'il avait été fouetté plus longtemps, ainsi aussi il n'aurait eu besoin de personne pour porter sa croix, s'il n'y avait consenti. Mais en accord avec le caractère de cet évangile de l'homme dépendant, nous le voyons dépendre d'un autre homme pour porter sa croix "après Jésus" (v.26).

Certains commentateurs vont jusqu'à penser que l'expression "après Jésus" pourrait bien signifier que Simon de Cyrène a seulement allégé le fardeau de la croix en portant la partie qui se trouvait derrière Jésus. Cela éliminerait toute "contradiction" entre le récit de Jean et celui des évangiles synoptiques. Mais, même en prenant les choses comme elles le sont dans les évangiles, nous sommes convaincus de leur signification propre dans chaque récit.

Avec les versets 27 à 32, nous arrivons à l'histoire des femmes de Jérusalem qui pleuraient. Il semble n'y avoir eu aucun signe de pitié de la part des hommes de cette "grande multitude". Dans cet évangile de l'humanité de Christ, nous ne trouvons ces expressions de sympathie humaine que de la part des femmes. Mais le Seigneur Jésus les "pleure", elles et leurs enfants. Il les avertit de tout ce qui allait tomber sur eux à cause de leur culpabilité de sang, car le "vengeur" passerait derrière eux pour faire couler leur sang !

Lui, Jésus était "l'arbre vert" (v.31). Bien qu'il allât à la crucifixion, il n'avait rien perdu de sa verdure et de sa fraîcheur. Il était au sommet de son humanité, et pourtant devait être subitement "retranché de la terre des vivants" (Es. 53.8). S'ils lui faisaient cela, à lui l'arbre vert, que leur arriverait-il quand ils deviendraient eux-mêmes l'arbre sec - sans fruit, inutile, sans Dieu, sans Messie, sans le Saint Esprit, laissés à eux-mêmes ? Ils seraient prêts à être brûlés dans le grand massacre de la destruction de Jérusalem sous Titus en 70. C'était en quelque sorte le dernier sermon du Seigneur pour eux sur la terre !

Golgotha est ici appelé simplement "le crâne". Personne ne sait pourquoi ce lieu est ainsi nommé.

Tout au long de cet évangile, nous voyons la grâce de Dieu envers l'homme, le plaisir de Dieu dans l'homme et son extrême faveur à l'égard de l'homme. Par conséquent cela ne serait pas conforme au caractère de l'évangile que d'entendre l'homme aimé de Dieu pousser ici le cri "Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ?" En re-

vanche, nous avons la prière de l'homme souffrant en faveur de ses compagnons, hommes comme lui, afin que le Père leur soit favorable et qu'il leur pardonne leur crime (v.34, comp. Actes 3.17). Remarquons que l'inscription ici est littéralement "Celui-ci est le roi des Juifs". Ce n'est pas comme en Matthieu "Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs" mais plutôt "Le roi des Juifs - celui-ci !" Quel sarcasme amer et quelle indignité !

Tous les évangélistes disent que les soldats ont tiré ses vêtements au sort. Mais Luc concentre son attention brièvement sur la colline où "le peuple se tenait là, regardant" (v.35). Matthieu nous dit que "s'étant assis, ils - les soldats probablement - veillaient là sur lui" (Matt.27.36). Plusieurs groupes se trouvaient là : les foules (v.35,48) qui semblent juste s'être tenues là, observant toute la scène dans un étonnement silencieux. Ensuite il y avait les gouverneurs (v.35) et les principaux sacrificateurs, scribes et anciens (Matt.27.41), n'ayant pas honte de bafouer la dignité de leurs cheveux blancs en ajoutant leurs moqueries à celles de la foule. Même les gens des nations, les soldats au verset 36, se joignent à eux, ayant pour exemple le propre peuple de Dieu. Et enfin nous avons les deux brigands qui ajoutaient leurs blasphèmes à tous les autres autour de cette croix. Nous pouvons clairement voir que ce que ces hommes ont fait à leur semblable, Jésus, est exprimé de façon bien plus forte dans cet évangile de l'humanité que dans les autres.

Écoutons-les reconnaître ce que Jésus avait fait au milieu d'eux, ce à quoi ils n'attachaient aucune importance : "Il a sauvé les autres" (v.35). Certainement cela s'ajoute à leur culpabilité. Oui, il avait sauvé les autres, car c'est pour cela qu'il était venu et même à la dernière heure il allait encore sauver une âme !

La grâce de Dieu était à l'œuvre dans l'âme de l'un des brigands. Quoiqu'il se fût d'abord associé à la moquerie, il vit soudainement les choses sous une lumière totalement différente (v.40-43). En reconnaissant sa propre culpabilité et le jugement qu'il méritait (v.41), il savait que Jésus était le Sauveur innocent : "Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire" (v.41). Il lui demande de se souvenir de lui. Et ainsi il se joint à Judas Iscariote, Pilate et Hérode en proclamant que Jésus était innocent. Mais quelle différence : il alla au Paradis, tandis que les autres allèrent à la perdition éternelle ! Il savait que ses péchés ne reviendraient jamais en mémoire, car ils avaient été ôtés. Jésus vit la foi sincère dans le cœur de cet homme et lui donna l'assurance. Quelle réponse à sa prière ! Il demanda à Jésus de se souvenir de lui quand il viendrait dans son royaume. Jésus lui répondit qu'il n'aurait pas à attendre si longtemps jusqu'à ce que sa gloire soit manifestée visiblement dans le monde. Non, ce jour même il serait avec Jésus. Il a souvent été dit : "L'un fut sauvé, afin que personne ne désespère, et seulement un afin que personne ne puisse se glorifier." Il reconnaissait Jésus comme Seigneur et Roi.

La vraie traduction du verset 43 est : "Et Jésus lui dit : En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis". Ne plaçons pas les virgules aux mauvais endroits, comme le font certains faux docteurs contemporains ! Oui, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis – Alléluia ! Merveilleuse grâce !

Pauvres âmes égarées dans de faux systèmes religieux ! Au moment où le croyant dans le Christ Jésus ferme ses yeux dans la mort, il n'est pas au purgatoire, et son âme ne dort pas, mais il est avec Christ au Paradis.

Si tout le monde est plongé dans les ténèbres (v.44), Dieu alors se révèle lui-même dans la lumière et le voile est déchiré. Contrairement à Matthieu et Marc qui disent que le voile "se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas", Luc dit simplement qu'il "se déchira par le milieu", suggérant presque qu'il s'était déchiré de lui-même. C'est Dieu qui donne expression à sa propre nature en grâce par la mort de Jésus. Ce n'est pas ici le coup du jugement divin qui tombe sur le Messie dévoué. Toute la grâce - en Luc spécialement - était retenue jusqu'ici, mais alors elle éclate : le voile déchiré soulage tous les vivants.

Puis vient la fin. Remarquons le verset 46 "Et Jésus, criant à haute voix, dit : Père ! entre tes mains je remets mon esprit". Matthieu et Marc le présentent comme ressentant la séparation d'avec Dieu, Luc, comme sachant que le Père était avec Lui et Jean comme divinement conscient de ce qu'Il était en Lui-même. Souvenons-nous aussi de la prière de Jésus au Père au v. 34.

Jésus, l'Homme Parfait, conscient qu'il est Fils, alors que tout a été accompli et que la mort est vaincue, remet simplement son esprit aux soins de son Père, assuré, heureux, confiant, sans offrir de résistance à la mort (Ps. 16 et 31).

Finalement nous voyons les deux types de réactions dans les consciences de ceux qui entouraient la croix. Tout d'abord celle du centurion (v.47) quand il vit (remarquons le terme) "ce qui était arrivé", il glorifia Dieu en disant : "En vérité, cet homme était juste". Il y en avait eu beaucoup avant lui qui avaient vu tous les miracles liés à la personne de Jésus et qui avaient "cru", étant convaincus par les faits qu'ils ne pouvaient nier, et donnant une adhésion mentale au fait que Jésus devait certainement être différent des autres hommes. Nébuchadnetsar avait glorifié Dieu de la même manière. En second lieu, nous voyons les foules (v.48) qui "ayant vu les choses qui étaient arrivées, s'en retournaient, frappant leurs poitrines". Retournèrent-elles à leurs propres vies de péché après tout cela ? Retournèrent-elles dans le désespoir ? Ou s'agissait-il de cœurs frappés par la conviction ? Dans un tel cas il reste un espoir même pour le peuple d'Israël !

IV. Jean. Dans cet évangile, la croix de Christ nous est présentée sous l'angle de l'holocauste. Ici, la bonne odeur d'un homme parfaitement obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix, s'élève jusqu'à Dieu. Tout ce

que peut produire le feu de la persécution et de la souffrance est d'exalter encore davantage le doux parfum et les vertus de ce sacrifice.

C'est aussi dans cet évangile que nous voyons le Seigneur Jésus portant seul sa croix (v.17). Le Seigneur avait été condamné à porter seul sa croix, comme il en était toujours ainsi, même pour le plus vil malfaiteur : aucune personne respectable ne voudrait aider un tel homme. Dans le cas de notre Seigneur, nous pouvons aussi discerner l'idée qu'il le fait volontairement. Ce caractère de don volontaire est particulièrement frappant dans la crucifixion du Seigneur Jésus. Il a le pouvoir de laisser sa vie et le pouvoir de la reprendre. Il est le Bon Berger qui laisse sa vie volontairement pour les brebis.

N'est-ce pas frappant qu'en Jean 19.16 "ils l'emmenèrent" tandis que le verset 17 dit expressément "portant lui-même la croix, il sortit...". En Jean, les Juifs ne l'emmenaient pas, il sortit volontairement. Nous avons la même chose au verset 4 quand Pilate dit : "je vous l'amène dehors" et puis au verset 5 : "Jésus sortit". Ni Pilate ni les soldats n'auraient pu l'emmener s'il n'était pas sorti volontairement en tant que Fils de Dieu.

Dans cet évangile, il est extraordinaire de voir la position centrale qu'occupe la croix de Christ au verset 18. Remarquons l'expression "et Jésus au milieu". Si les hommes lui assignèrent la place du plus important criminel, toutefois dans l'ordre permis par Dieu, Jésus doit toujours être au centre. Et une fois de plus, Jésus est celui qui sépare éternellement les pécheurs repentants nés de nouveau, de ceux qui seront éternellement perdus.

Il nous est dit au verset 19 que c'est Pilate qui écrivit l'inscription dans trois langues du monde antique :

1. Hébreu - la langue de la religion révélée.
2. Grec - la langue de la culture.
3. Latin - la langue du gouvernement.

Jean donne l'expression la plus complète de l'inscription : "Jésus, le Nazaréen, le Roi des Juifs". L'Écriture dit que même la colère de l'homme louera Dieu (Psaume 76.10). Dans cette inscription, nous décelons la moquerie de Pilate à l'égard des Juifs. Ils avaient pensé qu'elle serait une insulte contre Jésus, mais maintenant qu'ils y réfléchissent, ils la voient comme un habile sarcasme de Pilate dirigé contre eux-mêmes !

Cet homme humble et méprisé de Nazareth est en réalité le plus grand, le roi, le plus noble de leur race : ainsi dans sa méchanceté, sa propre race l'a crucifié. Ils pensaient que ce roi n'était pas digne du royaume, mais en fait son royaume, son peuple, n'était pas digne de lui.

Le verset 21 décrit leur réaction. Leur heure de victoire était presque gâchée. Il fallait absolument changer cette inscription ! Sans doute Pilate était-il satisfait de pouvoir contrarier ces Juifs prétentieux dont la clameur seditieuse l'avait forcé à agir contre sa volonté ce matin même. Il congédie donc glacialement la délégation par ces paroles : "Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit".

Les détails les plus précis sur les vêtements de Christ se trouvent dans cet évangile. Les vêtements parlent symboliquement des "grâces" d'une personne, son comportement extérieur. Les pécheurs justifiés sont vêtus avec le vêtement de justice. Un commentateur voit ici ce qui se rapporte à l'holocauste. "L'holocauste était écorché afin que tout l'intérieur puisse être découvert et que sa perfection soit vue. Ainsi alors, ils ôtent les vêtements du Seigneur et le découvrent. Ici, dans cet évangile seulement, sa tunique sans couture est mentionnée, figure de cette robe de justice qui, en lui, était réellement sans couture, mais que des mains humaines lui ont retirée, en lui donnant la place du malfaiteur au lieu de la justice !" Ces soldats ont en fait accompli le Ps. 22.18.

Il est assez intéressant de voir que Jean nous dit également que cette robe était "tissée tout d'une pièce depuis le haut" (v.23). Pourtant seul Jean ne mentionne pas que le voile ait été déchiré "depuis le haut jusqu'en bas". Si cette tunique sans couture était le symbole de la perfection de Christ, elle n'a pas été déchirée ! Mais ce qui montrait imparfaitement le cœur de Dieu devait être déchiré ! Oui, son Fils venu d'en haut était aussi celui qui par sa mort déchira le voile.

Les versets 25 à 27 sont propres à cet évangile. Nous y voyons la tendre humanité de cet homme merveilleux, Jésus ! Était-il trop occupé par ses propres souffrances pour avoir le temps de penser à d'autres ? Non certainement pas ! Cette scène était-elle trop élevée pour penser à des affections terrestres ? Le Seigneur Jésus savait que par sa mort, les liens naturels qui l'attachaient à sa mère Marie, seraient coupés, et à cette heure où lui-même était dans le besoin, il pense à elle et la lie à son disciple bien-aimé pour le reste de son pèlerinage sur la terre.

Au commencement de l'évangile, Jésus lui avait dit : "Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue" (ch.2.4). Mais quand son "heure" fut venue et qu'il eut accompli son œuvre, il put se tourner pour reconnaître la relation, voyant qu'il n'était plus engagé dans le service pour son Père sur la terre. Et nous voyons ainsi son affection humaine liée à la gloire divine. Adorable Seigneur !

Ni à Gethsémané, ni ici à la croix nous ne trouvons la mention d'un seul mot de souffrance dans cet évangile. "En Matthieu, toutes les souffrances sont pleinement mentionnées. En Luc, nous voyons bien plus de souffrances à Gethsémané qu'à la croix. Pensons seulement à cette phrase : "étant dans l'angoisse du combat il pria plus instamment et sa sueur devint comme des grumeaux de sang décollant sur la terre" et au fait que nous ne lisions rien de l'abandon à la croix ici en Jean. Luc nous le montre comme le Fils de l'homme et Jean, dans ce passage plus qu'en aucun autre, comme la Personne divine par excellence".

Bien sûr, la souffrance était là, mais elle ne ressort pas

dans le récit. La crucifixion provoquait une soif indescriptible. Mais, afin d'accomplir aussi à la lettre même ce qui était écrit, Jésus dit : "J'ai soif" (v.28).

Comme nous l'avons vu en Matthieu 27.34 et Marc 15.23, quand ils offrirent à Jésus la drogue calmant la douleur, il la refusa, mais ici il accepta le vinaigre offert dans une éponge sur un bouquet d'hysope. L'hysope, qui n'est mentionnée que par Jean, nous rappelle la nuit durant laquelle le sang de l'agneau pascal était placé sur le linteau et les deux poteaux de la porte avec un bouquet d'hysope (Exode 12.22). Même ce petit détail nous rappelle que "notre pâque, Christ, a été sacrifiée" pour nous (1 Cor. 5.7).

Ayant accompli toute l'œuvre de la rédemption, Jésus dit maintenant : "C'est accompli" (v.30). C'est à son sacrifice que le Seigneur se réfère ici, sans doute, parce que toutes les Écritures le concernant n'avaient pas encore été accomplies !

Cette avant-dernière des sept paroles n'est rapportée que par Jean et c'est logique. Seul Jésus, en tant que Fils de Dieu, pouvait annoncer que tout était accompli, que tout était parfaitement achevé.

Ensuite, dans un dernier acte de sa volonté, il remit son esprit (v.30). Oui, il devait descendre dans le shéol, la demeure des morts, pour achever l'expiation. Mais la mort est pour ainsi dire "gouvernementale" maintenant et n'est plus pour les croyants qui meurent une expression de la sainteté divine contre le péché.

Salomon avait dit autrefois : "Il n'y a point d'homme qui ait pouvoir sur l'esprit pour emprisonner l'esprit, et il n'y a personne qui ait de la puissance sur le jour de la mort" (Ecc. 8.8). En effet aucun homme ordinaire ne pouvait faire cela. Mais en cela nous avons la preuve que ce Jésus était aussi réellement homme qu'il était Dieu. Il était Dieu quoique homme, et les deux en une personne. Il laissa sa vie (ch.10.18) en pleine possession de son esprit et la remit au Père.

Le Lien, c'est désormais
Le.lien@aliceadsl.fr

Plusieurs lecteurs nous ont fait remarquer que le fichier .pdf du Lien n° 46 était défectueux p2-3. Nous vous prions de nous en excuser. Sur le site un nouveau fichier est accessible.

<http://le.lien.archives.free.fr/>

Concordance et divergence des évangiles

On peut remarquer la concordance assez remarquable entre les quatre récits différents, nés pourtant dans des églises différentes et éloignées (Matthieu dans des milieux judéo-chrétiens en Syrie, Marc dans l'entourage de Pierre à Rome, Luc dans celui de Paul autour de la mer Égée et Jean dans des milieux proches du Temple, exilés en Asie Mineure après la chute de Jérusalem). Même leurs divergences accréditent la valeur historique de ces documents. Nul n'a ainsi essayé de les accorder entre eux, ce qui aurait été le cas s'ils avaient été des œuvres inventées pour défendre une thèse idéologique.

Le lien entre ces deux phénomènes (concordance et divergences) vient du fait que ces textes se présentent explicitement comme des témoignages au sujet de ce Jésus que l'on affirme Messie et Fils de Dieu. Ainsi Jean : « ces choses-là ont été écrites afin que vous croyez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et afin que, par votre foi, vous ayez la vie en son nom » (Jn 20, 31).

Les évangiles sont des témoignages

Tous les textes du Nouveau Testament ont ce statut de témoignages : c'est même ce qui les caractérise et fait leur nouveauté par rapport aux autres écrits qui leur sont contemporains : les apocalypses juives, visions du monde céleste et de sa hiérarchie, ou bien récits historiques grecs ou romains, qui ne prétendent tout au plus que rendre compte de la vie des hommes illustres, et n'engagent pas leurs auteurs. Qui voudrait mourir pour défendre le fait que César a bien franchi le Rubicon tel jour à telle heure ? En revanche, les auteurs du Nouveau Testament sont tous morts pour témoigner de la vérité de ce qui était rapporté du Christ. Le mot même de 'martyr' signifie en grec 'témoin'.

Mais, pourrait-on objecter, le statut de témoin n'invalide-t-il pas leur témoignage ? Il n'y a plus d'objectivité, leurs écrits sont partisans : nous sommes là devant le paradoxe de l'histoire qui ne peut être objective, devant s'appuyer sur des témoignages forcément subjectifs et y croire pour une part. Nous devons cependant admettre que l'engagement des témoins, parfois jusqu'à la mort, est un signe de l'authenticité de leur témoignage. Le fait que ces témoins ne cachent pas leurs faiblesses, leurs incompréhensions devant le Christ, voire même leur péché (le reniement de Pierre), nous assure paradoxalement de leur exigence de vérité. Il faut même approfondir ce paradoxe et remarquer cette chose étonnante que le premier témoin qui ait écrit sur le Christ, Paul, dont l'épître aux Galates, est datée des années quarante (une quinzaine d'années seulement après la mort de Jésus) n'a pas connu ce dernier durant sa vie terrestre, mais seulement lors de l'apparition du chemin de Damas. Relatant ce fait, il dira : « lorsque Dieu daigna révéler son Fils en moi » (Ga 1, 16).

L'Ancien Testament est preuve du Nouveau

C'est dire que les Apôtres sont d'abord témoins d'une expérience intérieure, d'une Vie qu'ils reçoivent d'un homme concret, Jésus, mort et ressuscité, pas seulement pour lui-même, mais pour eux, et en eux. Et leur témoignage consiste à dire qu'il est le Messie (même sens que le terme grec, Christ = oint) annoncé par l'Ancien Testament, celui qui accomplit toutes les promesses de Dieu contenues dans les Écritures du peuple juif : le pardon des péchés, la résurrection des morts, le don de l'Esprit de Dieu à son peuple et la conversion des nations païennes au Dieu d'Israël. C'est pourquoi leur témoignage, qui va peu à peu constituer le Nouveau Testament, est indissociable de l'Ancien Testament. C'est même l'Ancien Testament, et non une science historique qui pourra nous confirmer la vérité du Nouveau. Comme le dit Jésus : « le salut vient des juifs » (Jn 4, 22). La garantie des faits que nous annoncent les évangiles, en particulier la mort et la résurrection du Messie, est qu'ils accomplissent les prophéties d'Israël, tout en les dépassant, puisque nul

n'aurait imaginé que c'était par sa mort et sa résurrection que le Messie allait accomplir les Écritures. L'histoire donnait ainsi un surcroît de sens à l'Ancien Testament.

Les évangiles s'adressent aux hommes d'aujourd'hui et annoncent ce que le Messie peut et veut faire dans la vie des hommes. C'est parce que les croyants vivent la purification, la guérison intérieures qu'ils savent que les épisodes de la vie du Christ sont vrais (purification du lépreux, guérison des malades etc...) et non le contraire. Ce que le Christ a vécu dans le temps, il le vit désormais pour toujours et pour tout homme qui le veut.

Mais, bien sûr, qui est garant de cette concordance si belle ? Le Saint Esprit, dont il ne faut jamais minimiser l'action.

QUELQUES PORTRAITS N°35 : ÉPAPHRODITE, OU COMMENT ACCEPTER DE SERVIR SANS QUE CELA SE REMARQUE

Phil. 2:25-50; 4:18.

Par nature, les hommes recherchent toujours leur propre gloire, et les bénédictions mêmes de la grâce de Dieu deviennent pour eux une occasion de se valoriser.

Lorsque le Seigneur a favorisé une personne et l'a distinguée de ceux dont elle est entourée, loin d'être humiliée de cette faveur spéciale, il arrive trop souvent qu'elle en prend occasion de se laisser aller à l'orgueil. Il en a été ainsi d'Israël. Jeshurun s'est engraisé et a regimbé. Et même lorsque cette faveur a été visiblement retirée, l'orgueil qu'elle a fait naître demeure, et ce mal est la plus triste manifestation de la misère humaine.

Le Seigneur Jésus, pendant son ministère, trouva Israël rempli de confiance en lui-même, et cela dans le temps où, par un juste jugement de Dieu, ce peuple était livré à l'aveuglement. Le mal qui est dans l'Église présente malheureusement le même caractère. Jésus, après être monté au ciel, répandit de grands et excellents dons pour l'entretien et la nourriture de son Corps, de l'Église. Mais, comme nous le voyons dans l'Église de Corinthe, ces dons mêmes furent une occasion d'élévation pour plusieurs. La responsabilité, attachée à la réception du don, fut promptement oubliée; dans certains temps, il est vrai, la paresse n'aurait pas permis que ces dons soient mis en activité, mais bien fréquemment ils ne servirent qu'à mettre l'homme en évidence. Il en résulta que le caractère de la charge fut élevé au-delà de ce qu'il devait être, et que le sentiment de la responsabilité individuelle fut considérablement affaibli.

Et il doit être observé que le remède à ce mal n'est pas une réforme collective, mais la fidélité individuelle. «Que celui qui a des oreilles entende!» «A celui qui vaincra.»

Actuellement, le grand mal qui est résulté de l'officialité de la charge, c'est que les saints ont pris l'habitude de vivre sans avoir devant eux la pensée de Christ pour les instruire et son parfait exemple pour le suivre. C'est la raison pour laquelle les noms des Chrétiens ordinaires (c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas eu une place reconnue d'une manière ostensible dans l'Église) ont été conservés dans le Nouveau Testament. Ils nous sont rappelés par le Saint Esprit pour notre instruction, et c'est pour nous un sujet de joie que de savoir qu'il ne mentionne qu'un très petit nombre de ces noms qui sont écrits dans le livre de vie. C'est ce qui nous rend particulièrement précieux les noms de la plupart des individus dont il est parlé dans les épîtres. Ce n'est pas pour eux, mais pour nous, que leurs noms ont été conservés. Dans certains cas, nous pouvons aisément nous rendre compte de son intention: — un principe est posé et nous le trouvons tout naturelle-

ment personnifié ensuite dans un fidèle. Tel a été, je pense, le cas de l'homme dont le nom se lit en tête de ces lignes.

Au commencement de l'épître aux Philippiens, on voit une salutation pour les surveillants et les serviteurs, mais Épaphrodite ne paraît pas avoir été revêtu d'aucune de ces charges. D'après ce qui en est dit dans l'épître, il semble qu'il n'était qu'un simple chrétien, comme on dirait aujourd'hui. Cela n'empêche pas l'Apôtre de le reconnaître, non seulement comme un frère, mais aussi comme son «compagnon d'œuvre» et son «compagnon d'armes.» Nous voyons, dans cette épître, que l'Apôtre se place à côté de Timothée comme serviteur. Dans la même grâce, il place Épaphrodite auprès de lui, comme se trouvant engagé dans un même service et dans un même combat que lui. Combien il y aurait de plus grandes bénédictions pour les saints, s'ils s'occupaient de la meilleure manière de servir, plutôt que de discuter des questions d'autorité! L'âme d'un saint ne peut être dans un bon état, lorsqu'il est préoccupé de son autorité ou de celle d'un autre dans l'Église.

Épaphrodite était l'envoyé des Philippiens. Il s'était fait volontairement leur serviteur, pour porter à l'Apôtre, alors en prison à Rome, non seulement leur message, mais aussi des témoignages de leur amour. Ce n'était pas comme prédicateur ou docteur qu'il était envoyé par eux; son office était beaucoup plus humble aux yeux des hommes, — c'était comme serviteur. Dans la suite de l'épître, l'Apôtre reconnaît avoir reçu d'Épaphrodite ce que les Philippiens lui avaient envoyé. Ici, il en parle comme d'un frère qui l'a servi dans sa nécessité, et il l'emploie comme un serviteur volontaire, qu'il renvoie aux Philippiens pour les consoler dans leur épreuve actuelle. Quel lien ce serviteur volontaire établissait entre l'Apôtre à Rome et l'Église de Philppes!

Le sentiment de l'existence de tels liens est, de nos jours, presque entièrement perdu dans l'Église. Nous sommes peu occupés de la pensée d'être des dispensateurs de la grâce diversifiée de Dieu, parce que nous nous attendons à ne recevoir la bénédiction que de certains organes reconnus. Épaphrodite occupait dans l'Église une place que ni Paul, ni les surveillants, ni les serviteurs officiels n'auraient pu remplir. Aussi longtemps qu'on partagera l'Église en deux classes, les ministres et le peuple, on peut à peine espérer de voir quelqu'un y occuper une place semblable à celle d'Épaphrodite. Sa sphère d'activité était, il est vrai, humble et de peu d'apparence, mais ce genre de service démontre d'une manière particulière la présence de la grâce du Seigneur Jésus Christ.

La belle doctrine exposée au commencement de ce chapitre a été représentée d'une manière vivante, par l'Apôtre, dans le caractère d'Épaphrodite! «Rien par esprit de parti ou par vaine gloire, mais par humilité, estimant les autres plus excellents que vous-mêmes.» Quelques-uns prêchaient «Christ... par un esprit de rivalité» (1:15), ce qui est toujours le principe de la chair (Rom. 2:8), ou l'homme accomplissant par sa propre volonté ce qu'il ne doit faire qu'en soumission à l'Esprit, et ainsi ajoutant, ou pensant ajouter de la tribulation aux liens de l'Apôtre. Épaphrodite ne faisait pas ainsi; il regardait Paul comme étant bien plus excellent que lui-même, et il était heureux de le servir dans sa nécessité. L'Apôtre paraît avoir été particulièrement sensible à l'affection qu'on lui témoignait lorsqu'il était en prison. Ses liens avaient été pour plusieurs une occasion de se laisser conduire par la chair; ceux que sa présence aurait empêchés de se mettre en avant, le faisaient alors. Mais aussi, à diverses reprises, son emprisonnement avait donné lieu aux dons individuels, comme aussi à l'amour fraternel, de se manifester activement (Chapitre 1:17), et d'une manière bénie.

«Regardez, non pas chacun à ses intérêts, mais chacun aussi aux intérêts des autres. Qu'il y ait en vous les mêmes pensées qu'en Jésus-Christ.» Son amour a été vraiment désintéressé. Il avait tout à abandonner, et rien à gagner pour lui personnellement, à moins qu'on ne considère comme un gain pour lui la satisfaction qu'éprouvait son cœur rempli d'amour, en comblant les autres de bénédictions. «En ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'il a mis sa vie pour nous.» Nous n'aurions jamais connu l'amour dans son essence même, l'amour tel qu'il est en Dieu, si nous n'avions pas vu Christ abandonnant toutes choses pour nous, et ne trouvant pour récompense que la satisfaction de son amour. C'étaient là les pensées qui étaient en Jésus-Christ; Il ne regardait pas à son intérêt, car «l'amour ne cherche pas son propre intérêt,» mais il regarde à ce qui peut être en bénédiction aux autres.

Le saint est un pécheur sanctifié en Jésus; il est fait un avec Lui; il est aimé du même amour, honoré du même nom, celui de fils, et héritier de la même gloire. Jésus n'a point honte de nous appeler ses frères. C'est donc en regardant à notre dignité comme fils de Dieu, que nous comprendrons comment nous devons nous humilier. La chair aspire toujours à ce qui est élevé; elle recherche toujours quelque prééminence par-dessus les autres; mais Dieu nous a unis à Jésus, qui est élevé au-dessus de tout; en sorte que nous ne devons aspirer à quoi que ce soit; car toutes choses sont à nous, parce que nous sommes à Christ, et que Christ est à Dieu. Maintenant voyons jusqu'à quel point, par la grâce, un homme assujéti aux mêmes passions que nous a pu marcher sur les traces de notre divin Maître. Épaphrodite, reconnu

comme frère par Paul, et étant ainsi son égal, a connu la joie d'être serviteur des autres pour l'amour de Jésus. Sa qualité de frère ne lui fit point perdre le privilège de s'abaisser jusqu'à être le serviteur de ses frères. Les mêmes pensées qui étaient en Jésus-Christ furent en lui.

«Il pensait à vous tous avec une vive affection, et il était très abattu parce que vous aviez entendu dire qu'il était malade.» Assurément nous avons là un exemple vivant de ce qui nous est représenté comme étant les pensées de Jésus Christ. «Regardez non pas chacun à ses intérêts, mais chacun aux intérêts des autres.» Cela ne fut pleinement et parfaitement réalisé et manifesté que dans Celui qui est seul parfait, Jésus. Certainement Il désire voir tous les, saints près de Lui, et ses seules douleurs sont celles qui peuvent leur survenir; «dans toutes leurs angoisses, il est en angoisse.» L'intelligence qu'il avait de Christ produit chez Épaphrodite un amour aussi désintéressé. Il désirait voir les Philippiens bien plus pour leur avantage que pour le sien propre. Il était rempli de tristesse, non parce qu'il était malade dans une ville étrangère, mais parce qu'ils avaient appris sa maladie. Comme cela ressemble à l'amour désintéressé et prévoyant de Jésus, lorsqu'il désirait si ardemment manger la dernière Pâque avec ses disciples, et oublier en quelque sorte sa propre douleur et ses souffrances, en apportant la consolation à leurs cœurs affligés de son prochain départ. «Parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur.» Et Lui, dont le regard mesurait dans son entier l'étendue et la profondeur de son humiliation, leur dit: «Courage !»

Les deux versets qui suivent renferment une grande instruction. Le Seigneur avait donné aux Apôtres une telle puissance qu'en posant les mains sur les malades, ils les guérissaient. Même l'ombre de Pierre, en passant sur ceux qu'on plaçait dans les rues de Jérusalem, leur rendait la santé (Act. 5:15). A Éphèse, on portait sur les malades des mouchoirs et des linges, qui avaient été sur le corps de Paul, et ils étaient délivrés de leurs maladies, et les esprits méchants sortaient d'eux (Act. 19:12). Il y avait assez de puissance pour guérir toutes les maladies, mais nous ne voyons pas que ce genre de puissance ait été employé pour l'Église. L'Église devait connaître des choses plus profondes que les signes et les miracles qui peuvent étonner l'âme, sans l'introduire dans la communion de Dieu. L'Église est placée dans la vie, et c'est le bon plaisir du Seigneur de donner à ses membres la force de supporter le poids de la maladie, ou de faire que la maladie soit pour eux l'occasion de manifester leur propre sympathie et de mettre en exercice l'amour de ses saints. Il vaut beaucoup mieux apprendre à connaître la sympathie de Dieu que d'être témoin de sa puissance, et Dieu prend plaisir à voir ses enfants trouver dans son cœur leur asile et leur habitation. Le cœur de l'Apôtre, si tendre et si rempli de sollicitude, paraît avoir eu tristesse sur tristesse.

Assurément, comme homme, il lui aurait été extrê-

mement agréable de rétablir Épaphrodite par un pouvoir miraculeux; mais Paul et Épaphrodite étaient enseignés à la même école, et l'un et l'autre ils devaient apprendre ce qu'étaient les trésors de la miséricorde de Dieu. Dieu voit les afflictions de ses saints, il en a compassion, et il leur fait connaître non seulement sa puissance, mais encore son amour. Il plut à Dieu d'exercer la sympathie de son serviteur Paul par la maladie d'Épaphrodite, et aussi de manifester tout ce qu'il y avait de sympathie en Lui-même pour Paul et pour Épaphrodite. Combien notre foi est petite et qu'elle sait peu nous introduire dans les sympathies de Dieu! Combien peu nous savons le faire participer à nos douleurs! l'injuste pensée qu'il aime à nous envoyer tristesse sur tristesse ne s'élève que trop souvent en nous. Qu'il est doux d'entendre un de nos frères, qui a vu la sage main de Dieu dans toutes ses épreuves, nous dire: «De fait, il a été malade, tout près de la mort, mais Dieu a eu pitié de lui, et non seulement de lui mais aussi de moi, afin que je n'aie pas tristesse sur tristesse!»

Comme notre cœur s'élargit lorsque nous connaissons la sympathie de Dieu! Épaphrodite était en peine de ce que les Philippiens avaient entendu parler de sa maladie. Par la même raison Paul se hâta de leur envoyer Épaphrodite afin qu'en le voyant ils puissent se réjouir et avoir communion avec la joie qu'il éprouvait lui-même de ce que par la miséricorde de Dieu Épaphrodite était rétabli. Et comment Paul était-il «moins attristé?» C'était en dissipant le chagrin des autres quoiqu'il n'arrivât à ce résultat qu'en s'imposant la privation d'Épaphrodite. C'est en cela que consiste réellement la sympathie divine, l'homme de douleurs a trouvé sa consolation en se chargeant des douleurs des autres. Paul avait en cela la même pensée qui était en Jésus-Christ. Il ne regardait pas à ses intérêts mais aux intérêts des autres; et c'est ainsi qu'il était moins attristé.

Le Seigneur nous accorde maintenant d'avoir des arrhes de sa propre joie, de cette joie de son cœur en vue du jour où il prendra tous les saints auprès de Lui-même (Jean 14:3). Par l'Esprit nous pouvons dès maintenant entrer dans la joie qu'exprime ici l'Apôtre: «Recevez-le donc dans le Seigneur avec une pleine joie.» C'est ici une partie de cette joie dans le Saint-Esprit qui nous appartient et dont le caractère distinctif est d'en rattacher le sujet à notre Seigneur lui-même. Ils devaient le recevoir dans le Seigneur comme un frère en qui ils pouvaient reconnaître une union vivante avec Jésus. L'enseignement divin a constamment pour but de nous détourner de nous-mêmes, où nous ne trouvons que sujets de contention et de vaine gloire pour porter nos pensées sur le Seigneur. Quand nous recevons quelqu'un dans le Seigneur, il n'y a pas lieu à l'envie, et il n'est pas à craindre que nous fassions peu de cas de la grâce qui est en lui. Mais il est ajouté: «Honnez de tels hommes, car c'est pour l'œuvre qu'il a été tout près de la mort: il a risqué sa vie

pour compléter ce qui manquait à votre service envers moi.»

Revenons aux pensées qui étaient en Jésus-Christ. Il avait une œuvre à faire, l'œuvre de Celui qui l'avait envoyé; et en achevant cette œuvre, non seulement il fut près de la mort, mais encore, par obéissance à la volonté de Celui qui l'avait envoyé, il baissa la tête sous la puissance de la mort, «étant devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.» Et pourquoi cela? Afin d'accomplir pour nous ce service dont aucun autre n'aurait pu se charger. C'est à cause de son obéissance à la volonté de Dieu et du service qu'il a accompli pour nous, que Dieu l'a honoré et qu'il l'a même souverainement élevé: «Après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés il s'est assis à la droite de la magnificence dans les lieux hauts.» «En ceci nous avons connu l'amour c'est qu'il a mis sa vie pour nous; nous aussi nous devons mettre nos vies pour nos frères.»

Nous devons avoir la même pensée qui était en Jésus-Christ pour servir les frères. Nous ne pouvons les servir comme il nous a servis, ni le servir lui-même comme il a servi Dieu. «Personne ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon, pour qu'il vive encore à jamais et qu'il ne voie point la fosse.» Dans la grande œuvre qu'il eut à accomplir pour rendre la mort impuissante et pour mettre en lumière la vie et l'incorruptibilité, il demeura seul, et il n'a point d'imitateurs. Mais nous pouvons le suivre dans la pensée qui domina tout cela. Nous trouvons en Épaphrodite un homme qui, à cause de l'œuvre du Christ, n'a point regardé à sa vie, et cela pour servir l'un de ceux qui avaient été rachetés par le sang de Christ. Cela a été agréable à Dieu, c'était pour Lui comme le parfum de la grâce de son propre Élu, de son propre serviteur s'élevant de nouveau de la terre jusqu'à lui. Aussi ceux qui avaient l'Esprit devaient-ils avoir de l'estime pour de tels hommes.

Mais quelle fut cette œuvre de Christ qu'Épaphrodite accomplit? Ce n'était ni la prédication, ni l'enseignement, ni aucune des choses qui peuvent donner à l'homme de la réputation. — Il servit un prisonnier obscur à Rome. Jésus lui-même avait visité son pauvre prisonnier dans les cachots de Philippiques, et maintenant l'Apôtre considère la charité d'Épaphrodite qui était venu de Philippiques à Rome comme une œuvre faite tout à la fois par le Seigneur et pour le Seigneur. Assurément Paul connaissait les paroles du Maître: «J'étais en prison et vous m'avez visité.» — Personnellement, Jésus était loin et les Philippiens se trouvaient à distance de Paul, mais Épaphrodite vint faire l'œuvre de Christ et suppléer au défaut du service des Philippiens. Maintenant ce genre de service n'est pas estimé, comme il devrait l'être parmi les saints, surtout dans un siècle comme le nôtre. Plusieurs désireraient être capables d'enseigner, lorsque la place qui leur est assignée par Dieu dans sa maison est peut-être de servir leurs frères d'une autre manière. Puisque nous trouvons les exhortations «de participer aux besoins

des saints» — «de rechercher avec ardeur l'hospitalité,» — «de visiter les veuves et les orphelins dans leurs afflictions» nous pouvons être certains que Dieu appréciera de semblables services, et chacun sans aucun doute pourrait occuper une place salubre à sa propre âme et utile aux saints en général. Il ne paraît pas qu'Épaphrodite ait pourvu aux besoins de Paul avec ses propres ressources; il ne fut que le messager des Philippiens et il ajouta à leur libéralité ses services personnels qui sont ici si hautement estimés. Nous voyons dans ce cas toute une sphère de l'œuvre de Christ ouverte au plus pauvre; ce n'est peut-être qu'un seul talent, mais il est mis à la banque et il rapporte son intérêt. Ce ne fut pas le secours d'argent qui réjouit le cœur de l'Apôtre, bien que ses besoins soient pressants, mais ce fut la vue du fruit qui se multipliait pour être porté en compte aux Philippiens, et l'assurance qu'il y avait en Épaphrodite la même pensée qu'en Jésus-Christ. Je crois qu'il y a si peu de spiritualité parmi nous que les soins particuliers donnés à un saint et le privilège de lui communiquer quelque consolation sont rarement considérés comme une partie de l'œuvre de Christ. Il peut y avoir dans un évangéliste actif, beaucoup de travail physique et de sollicitude intellectuelle; mais le patient ministère de la grâce, qui porte à ne regarder ni à sa santé ni à sa vie, n'est presque remarqué de personne, si ce n'est du Seigneur lui-même.

Une chose à laquelle cependant nous devons faire

attention c'est que le Seigneur Jésus prend plaisir à lier les siens ensemble par des anneaux vivants. Quoiqu'éloigné d'eux personnellement, il leur est uni d'une manière vivante par l'Esprit. Les Philippiens ne pouvaient en personne servir Paul à Rome, mais Épaphrodite suppléait au défaut de leur service. Il est aussi dans la pensée de Jésus-Christ de nous servir au moyen de canaux vivants de ses grâces, et de faire de chaque membre de son corps une jointure qui communique aux autres membres.

Nous ne comprenons que bien peu avec quels détails le Seigneur entre dans nos besoins. C'est pour moi une grande bénédiction que de voir l'intérêt avec lequel le Seigneur s'occupait même du bien-être de ses disciples. «Vous, dit-il aux Apôtres, venez à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu; — car il y avait beaucoup de gens qui venaient, qui s'en allaient et eux n'avaient même pas le temps de manger.» C'était alors l'œuvre de Christ, et maintenant il a accordé, dans l'Église, des dons à ceux qui doivent l'accomplir. Assurément nous ne devons pas mépriser ce en quoi le Fils de Dieu Lui-même prenait plaisir. Nous avons vraiment grand besoin d'acheter de lui ce collyre qui nous rendra capables de voir ce qui lui est agréable, et de discerner la place que chacun de nous doit occuper dans sa maison. L'œuvre de Christ est très variée, et Épaphrodite en était aussi réellement occupé en servant l'Apôtre que l'Apôtre en servant les saints par ses écrits. Et si l'on demande comment nous pourrions le mieux savoir quelle partie de l'œuvre de Christ nous est assignée, la Parole répond: «Qu'il y ait en vous la même pensée qu'en Jésus-Christ.»

COURRIER DES LECTEURS

Le courrier suivant a beaucoup touché les rédacteurs du Lien, parce que nous avons eu l'impression d'être compris et, en ces temps difficiles, que la communion est bonne !

Je viens de relire « le courrier des lecteurs » sur plusieurs années et j'y ai trouvé beaucoup de pensées justes et de remarques pertinentes. Une chose m'a frappé cependant, c'est la mise en évidence d'un "état d'âme" ou "état de cœur" particulier, confessé par certains lecteurs. Mise en évidence souvent réitérée qui tendrait à faire penser à une conscience malade.

Certains ont écrit leurs remarques "avec une grande tristesse" d'autres sont "énormément peinés" etc.... D'où vient cette contrition qui semble excessive ? Ne l'est-elle pas d'ailleurs ? Ne serait-elle pas aussi le résultat d'un soupçon d'intolérance lié à une trop forte orthodoxie ?

Ne viendrait-elle pas du fait que ceux qui la confessent déplorent des divergences qui ne sont autres que des pensées différentes sur des points de la Parole ? Beaucoup prétendent être dans la voie de la vérité absolue sous prétexte qu'ils ont chez eux les écrits des frères du "commencement" conduits par le Saint Esprit - Mais quel commencement ? Suit-on avec autant de diligence les écrits d'Augustin ou d'autres croyants fidèles des premiers siècles ? La pensée juste et exacte sur la Parole n'aurait-elle commencé que sous l'ère Darby ?

"Conduits par le St Esprit : Ce sont là les seuls frères qui ont été conduits par l'Esprit de Vérité ? A croire qu'avant Darby, frère remarquable néanmoins, il n'y avait pas de croyants conduits par l'Esprit !

Pour en revenir aux mines dépitées, ne devrait-on pas laisser ces mines chagrinées et contrites à l'excès pour un enthousiasme lié à la joie de voir tout le travail de Dieu dans le monde. Nos mines attristées - même si ce n'est pas d'une tristesse illusoire - n'ont jamais eu l'impact d'un témoignage reluisant mais hélas plutôt rebutant.

Un lecteur a reproché le fait que les articles étaient anonymes. Que se cache-t-il derrière cette remarque ? Je souhaite simplement que ce ne soit pas une volonté de regarder à "l'étiquette" ou le "pédigré" d'un tel ou un tel qui aurait écrit l'article !

Dans les temps difficiles où nous vivons, il y a une poussée laxiste s'opposant à une poussée sectaire presque "intégriste" il ne faut pas que cet éditorial soit secoué par ces tendances.

J'ai beaucoup apprécié une réponse que le Lien a fait à un frère qui épanchait son cœur en lamentations : « Nous ne sommes pas darbystes, mais chrétiens » Voilà des remarques qui remettent les choses à leur place !

Félicitation aussi pour le N° 43 sur "l'erreur qui révèle les cœurs"